

EXTRAITS

Le boucher

À mes amis français qui s'étonnent que les Japonais mangent des sushis, je raconte le choc que j'ai eu la première fois que je suis allée faire des courses avec mon mari.

Charles-Édouard m'avait emmenée chez le boucher réputé de notre quartier. « Tu vas voir, ce type est formidable, il a les meilleurs produits de Paris, il est consultant à la télé pour les émissions culinaires, Angelina Jolie lui achète les escalopes pour ses enfants tellement elles sont tendres... en plus il est archisympa... ». Charles-Édouard pousse la porte vitrée, je lui emboîte le pas, le cœur battant. Une pensée me traverse l'esprit : suis-je assez bien mise pour rencontrer cette star de la boucherie parisienne ?

Un moustachu immense trône derrière le comptoir. Il porte un tablier blanc recouvert de traces de sang. Je l'entends à peine entamer sa conversation à bâtons rompus avec mon mari car je suis hypnotisée par le spectacle qui s'offre à ma vue : une foule d'adorables lapins pendouille au bout de crochets gigantesques, une douzaine de malheureuses cailles gisent, le bec ouvert, sur un napperon de papier dentelé à quelques centimètres de gigots boursouflés, de jambons entiers et de fragments de bestioles diverses et variées (j'ai appris plus tard que certains Français raffolent de pieds et d'oreilles de cochon...). J'esquisse un mouvement de recul et me retrouve nez à nez avec le commis courbé en deux sous le poids d'une énorme masse de viande qu'il maintient à grand peine en équilibre sur son dos. Devant ma mine déconfite, M. Charmois, le boucher, m'instruit, serviable :

« Un cochon, ma petite dame. Le mardi, c'est jour de livraison ! »

Charles-Édouard éprouve le besoin de me présenter :

« Je fais découvrir les bons commerces du quartier à mon épouse. J'ai commencé par le vôtre. Eriko est japonaise. »

« Ah... » répond M. Charmois, jetant un regard entendu à son commis qui souffle à présent comme un phoque, en se dirigeant vers le camion garé en triple file regorgeant de carcasses...

M. Charmois ne croit pas si bien dire ; il faut savoir que rien ne me prédisposait à accueillir favorablement un tel spectacle : au Japon, les poulets et les coqs sont censés être des messagers des dieux shinto. Quant à la viande, considérée comme impure par le bouddhisme et le shintoïsme, elle a longtemps été taboue. Du coup, au VII^e et VIII^e siècles, chaque nouvel empereur commençait par publier un édit interdisant la consommation de viande. Pendant la période Edo (1615-1868), les bouchers étaient perçus comme des intouchables, des parias. Leurs boutiques – « kemonoya », littéralement des « magasins de bêtes » – étaient excentrées, le plus souvent situées de l'autre côté d'une rivière. Les mentalités ont évolué à la fin du XIX^e siècle quand les Japonais se sont mis à attribuer la réussite économique des Occidentaux à leur régime carné. Le « bol de riz des Lumières » recouvert de fines tranches de viande est devenu le plat à la mode. Mais au XX^e siècle, nous consommons toujours la viande avec modération. Nous n'achetons pas des rôtis de trois kilos le dimanche !

Une question de M. Charmois à Charles-Édouard m'arrache à ma stupeur :

« Je vous mets le cou du poulet, monsieur Barthes, comme d'habitude ? »

Charles-Édouard, qui me trouvait particulièrement silencieuse, cherche mon assentiment, en vain.

« Pas cette fois monsieur Charmois, je vous remercie... »

Le dîner

Après plusieurs dîners en ville, Charles-Édouard m'a dit qu'il souhaitait qu'on se mette à rendre toutes les invitations que nous avions reçues. Il pensait sans doute que j'étais désormais rompue aux usages français. Fernanda, notre gardienne, qui est un véritable cordon-bleu, m'avait proposé de faire la cuisine. J'avais accepté avec gratitude. Voilà une question de réglée, m'étais-je dit. Autre sujet de taille : le nombre de convives. J'avais réussi à convaincre Charles-Édouard de ne pas inviter dix personnes comme il en a l'habitude. « Ces grands dîners ne sont pas un moment agréable pour moi, lui ai-je dit, il va y avoir trop de bruit, je ne vais pas tout comprendre. En plus, les gens vont se diviser en groupes et il y aura trop de sujets de conversation différents ».

Le dîner était donc limité à huit personnes. Nous étions arrivés à un bon compromis. Par moments, une immense inquiétude me gagnait mais je me répétais : « L'essentiel est sous contrôle, le reste ne devrait pas trop poser de problèmes. »

Et au début, cela semblait être le cas : les femmes parlaient tranquillement de leurs enfants, les hommes de leur travail. Rien de très original, d'accord, mais j'avais l'impression que tout le monde était content. L'apéritif avait duré longtemps et j'avais bien remarqué que tout le monde avait bien bu, mais Charles-Édouard m'avait dit un jour que le secret d'un dîner réussi résidait dans le choix et l'abondance des vins.

Nous passons à table pour déguster le merveilleux dîner de Fernanda. Rien ne peut mal se passer à partir de maintenant, me dis-je. Je me laisserais presque gagner par un triomphalisme prématuré... Et pourtant, très vite, sans que je puisse dire franchement comment, les conversations deviennent animées au mauvais sens du terme, les invités sont soit agressifs, soit trop silencieux : il y a Antoine qui s'énerve beaucoup et raconte comment les prêtres de son école catholique l'ont sauvé, que sans eux il serait resté un cancre toute sa vie. Il parle de plus en plus fort et pourtant personne ne le contredit. D'ailleurs j'ai l'impression que personne ne s'intéresse à ce sujet de conversation. Antoine est simplement assez saoul. Pendant ce temps, Jeanne et Cécile, celles qui évoquaient avec émotion leurs enfants quinze minutes plus tôt, se mettent à parler de politique et semblent maintenant se détester. La première fois que j'ai entendu des gens parler de politique à un dîner en France, j'ai été stupéfaite. Ici, la politique est un grand sujet de conversation alors qu'au Japon, sauf en période électorale ou à l'occasion d'un scandale politique, nous n'abordons jamais la politique, surtout si nous sommes une femme.

Ce que je redoutais est arrivé. C'est pire même : le dîner est complètement raté. Charles-Édouard tente de calmer les deux femmes qui se sont mises à hurler. Il me lance des coups d'œil désespérés. Les autres hommes sont gagnés par l'ambiance ; il n'y a qu'un seul sujet de conversation, comme je l'espérais, mais tout le monde parle politique ! Sauf que personne n'écoute son voisin. Pour moi qui ait travaillé à la télévision, c'est incompréhensible : au cours de ma carrière de présentatrice, je n'ai jamais coupé la parole à quelqu'un. C'est vraiment très important pour moi de laisser les gens s'exprimer.

Alors que je propose à nos invités de se resservir dans l'espoir de détendre l'atmosphère, mon voisin de table (que Charles-Édouard avait placé à ma droite pour lui faire honneur) se tourne vers moi, manifestement gêné de ne pas m'avoir adressé la parole tout au long du dîner : « Alors Eriko, c'est vrai que les femmes japonaises préparent un bain pour leur mari chaque soir quand il rentre du travail ? C'est une petite femme comme ça qu'il me faudrait ! »

Je n'ai pas le temps de répondre que Jeanne s'exclame : « Alors ça, c'est bien une réflexion de machiste français ! Ça ne m'étonne pas que tu votes Sarkozy ! Il paraît d'ailleurs qu'à l'époque où il était marié à Cécilia, elle lui préparait son costume, sa chemise, et même son caleçon et ses chaussettes pour qu'il n'ait qu'à les enfiler à son réveil ! Les hommes français sont tous de pauvres petits garçons à leur maman ! Vous êtes pitoyables ! »

Et voilà la conversation repartie pour un tour...

Le lendemain matin, j'étais encore bouleversée de notre dîner, quand le téléphone sonna. C'était Cécile, la femme d'Antoine. « Charly ? Écoute, merci pour le dîner d'hier soir, c'était for-mi-dable ! Avec Antoine, cela faisait longtemps qu'on ne s'était pas amusés comme ça ! On recommence le plus vite possible ! »

Le pire, c'est que Charles-Édouard m'assure qu'elle était sincère...